

dans cette fange pour en avoir une idée. Et ces pauvres enfants conservent souvent, malgré tout, un si bon cœur ! Ils sont bien coupables sans doute ; mais ils sont encore plus malheureux. La séduction, l'entraînement ont été si forts ! Le mal les a si complètement enveloppés !

O mon pauvre petit ! prends garde au mal qui sourit, à l'impureté qui plaisante, à l'impiété qui gouaille. A l'atelier, la boue est couverte de fleurs ; ne te fie point à l'apparence. Choisis bien tes amis, tes compagnons habituels. Soit au dedans, soit au dehors de l'atelier, prends garde aux camarades, surtout prends garde aux farceurs, aux farceurs aimables. Au fond, ce ne sont guère que des vauriens ; ce sont des paillasses, qui plaisantent de tout, qui ne savent rien, qui font ou feront le désespoir de leurs parents, et qui ne seront jamais de bons ouvriers. Si, par malheur, tu t'étais laissé déjà un peu empaumer, romps vivement un lien qui n'est rien encore, mais qui bientôt, plus tôt que tu ne penses, t'enveloppera tout entier.

Je me rappelle, parmi mes bons petits apprentis d'autrefois, un excellent enfant qui jusqu'à l'âge de quatorze ans avait été un modèle, tant à l'école qu'à la maison et à l'atelier. Il se laissa entortiller par un drôle de seize à dix-sept ans ; et trois mois après il était perdu, si bien perdu, qu'il se sauvait de chez ses parents, lesquels, après l'avoir fait rechercher par la police, se virent obligés de le faire interner dans une prison de jeunes détenus.—Nos pénitenciers sont remplis de ces tristes victimes de la camaraderie impie et impure.

Choisis donc tes amis ; ne va pas avec le premier venu. Mieux vaut n'avoir point de camarades que d'en avoir de mauvais : tu risqueras peut-être de t'ennuyer quelquefois ; mais du moins tu ne te perdras pas. Il est d'ailleurs bien rare qu'un jeune apprenti, vraiment bon, aimable, affectueux, ne trouve pas un ou deux vrais amis. Dans les Patronages, il est quasi impossible de ne pas trouver bientôt un ami, un camarade chrétien, honnête, pur, digne de toute confiance. Si un bon ami est chose rare, ce n'est pas, DIEU merci ! chose introuvable. Cherche bien, et tu trouveras.

Attention donc, cher enfant ! attention aux camarades ! SÉCUR.

—Bébé a disparu : on le cherche, on le trouve enfin au fond du jardin : il a couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes, et il reste là debout, sérieux, et immobile.

—Que fais-tu donc, Bébé ?

—Je me plante pour grandir.

### LE JEUNE ENFANT.

Avec son air vif et lesté  
Ses cheveux sur son cou si blanc,  
Avec sa petite veste  
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Pour cueillir des violettes  
Il marche le long des buissons,  
Se lève sur ses pieds pour cueillir des noisettes,  
Traverse la campagne, et foule les moissons.  
Court, court pour dénicher les petits des fauvelles,  
Pour attraper les papillons.

Lorsque dans les champs il guette,  
Crainitif et le cœur palpitant,  
La vive bergeronnette  
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Le matin il part pour l'école  
Tout boudeur ; mais il se console  
Avec ses compagnons ; il équipe des troupes,  
Il se complait au bruit, aux marches, aux combats,  
Lève des plans d'attaque et dispose des groupes,  
Aidé de ses amis qu'il transforme en soldats.

Avec son épée immense,  
Sa cocarde de commandant,  
Avec son sabre et sa lance  
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Fatigué des travaux, des jeux de la journée,  
Lorsque du doux sommeil vient l'heure fortunée,  
Vers le lieu du repos il s'avance gaiment,

Alors il embrasse sa mère,  
Il fait sa petite prière,  
Puis il s'endort en souriant.

Quand dans son lit il repose,  
L'œil fermé, l'air calme, innocent,  
Quand sa bouche est demi-close,  
Qu'il est gentil le jeune enfant !

### Opinion de plusieurs auteurs compétents sur l'abus des liqueurs.

«L'alcoolisme est une calamité sociale, un des fléaux des sociétés modernes. On ne saurait croire ce qu'il coûte à l'humanité de force, d'intelligence et de sève. Au point de vue moral, il déprave, il abrute, il dégrade ; au point de vue physique, il frappe l'organisme dans ses fonctions essentielles ; au point de vue de l'esprit, il abâtardit, il stérilise. On constituerait pour l'alcoolisme une liste mortuaire effrayante, si l'on pouvait réunir en un seul groupe les éléments disséminés de sa pernicieuse influence ; l'alcoolisme arrête véritablement la marche ascendante de l'humanité.»

«Si la civilisation moderne peut s'attribuer la gloire d'avoir atténué certaines maladies terribles, telles que la peste, la variole, le typhus, elle en a créé ou développé une autre, moins cruelle au premier abord, mais qui en réalité n'a pas d'effets moins désastreux : je veux parler de l'alcoolisme ou empoisonnement par l'alcool. La mortalité déterminée par ce fléau est dans la proportion d'un vingtième dans les hôpitaux de Paris.»

Le docteur Fergusson, inspecteur des fabriques de Boston, déclare, au nom d'une expérience de quarante-huit années, que la dégénérescence de la classe ouvrière est avérée. Le nombre, dit-il, des enfants de plus de treize ans impropres au travail industriel augmente chaque année, et la faute en est à la manière de vivre des parents, que caractérise l'abus du tabac et des spiritueux.

Le docteur Smiles, auteur du beau livre de l'Épargne, dit qu'en Angleterre les augmentations considérables des salaires obtenues dans ces dernières années par les classes ouvrières ont été employées à accroître l'usage des boissons alcooliques.

«Quand nous signalons les suites fâcheuses de l'alcoolisme, nous n'entendons pas parler seulement de celles qui sont produites par une habitude monstrueuse de l'ivrognerie. Un excès momentané peut déterminer des crises terribles, et exposer celui qui s'y est livré à perdre sa raison et à commettre les actes les plus coupables.

«D'un autre côté, la consommation habituelle de boissons alcooliques, quoique modérée, détermine à la longue une fâcheuse perturbation ; le début est insidieux, mais successivement on arrive aux diverses périodes d'une maladie incurable.

«Ajoutons ces deux observations : que les désordres produits, loin de cesser avec le renoncement aux boissons, se prolongent indéfiniment, et que celui qui a ainsi altéré son tempérament est placé dans de telles conditions qu'il suffit souvent de la moindre affection, d'une plaie, d'une fracture, d'une contusion, d'un embarras de l'estomac pour déterminer des accidents qui mettent sa vie en danger, ainsi que cela est établi par l'expérience la plus incontestable.»

La consommation de l'alcool a considérablement augmenté en France depuis quelques années : à Paris elle s'est élevée en 1875 à raison de 28 litres par tête d'habitants. Le nombre des accidents mortels et des suicides dus à l'ivresse a presque doublé.

«Si l'on recherche les causes de ce triste phénomène, on devra d'abord signaler avant tout le relâchement des mœurs, du lien et des affections de famille, la perte du sentiment religieux ; viennent ensuite les entraînements de l'exemple, favorisés par la facilité des communications, l'accroissement des cabarets venant en quelque sorte chercher les consommateurs, l'affluence des habitants de campagne dans les villes et les foires, et la concentration des ouvriers travaillant en commun dans de vastes manufactures ; enfin l'hérédité a pu jouer un rôle important, la transmission du père aux enfants de ce que nous appelons le virus alcoolique était plus fréquente qu'on ne le pense.»

Quel peut être le remède ? Sans doute les lois de police et de répression, les sociétés de tempérance en Amérique, les condamnations d'ivrognes telles qu'on les prononce en Angleterre contre les ivrognes rencontrés dans la rue, peuvent produire de salutaires effets, mais la guérison ne pourrait sortir que du retour des populations à des mœurs plus régulières, appuyées sur les principes religieux, seuls efficaces pour réprimer les vices de la nature humaine, et donner à l'homme la force de triompher des mauvais instincts qui l'entraînent.

### LE LIERRE.

Le lierre qui s'attache aux arbres est regardé comme l'emblème de l'union et de l'affection ; mais en réalité il peut produire des effets différents : quand sa faible tige se contente de s'appuyer sur un tronc vigoureux sans altérer les racines, sans surmonter sa tête, il ne peut être accusé d'aucun orgueil funeste, d'aucune ambition désordonnée ; il remplit le rôle que lui a donné la nature ; seul il ne pourrait vivre, il est donc juste qu'il cherche un soutien et un guide ; mais quelquefois il grossit d'une telle manière qu'il étouffe l'arbre qui l'a d'abord protégé, qu'il empêche ses branches de s'étendre, qu'il accapare la sève et l'étouffe ; ce n'est plus alors un emblème d'affection, c'est un exemple de ce qui se rencontre quelquefois dans l'ordre moral ; rien de plus naturel dans les desseins de la Providence que l'homme faible cherche un protecteur, que l'humilité s'adresse à la force, et que des liens de mutuelle affection s'établissent entre celui qui donne et celui qui reçoit ; mais il n'y a que du blâme pour l'ingrat qui, abusant des bienfaits, veut s'élever au-dessus de celui dont il les a reçus, tend à vivre à ses dépens et mérite le nom fâcheux de parasite.

### PROBLEME.

J'ai 20 piastres, et je veux acheter 20 animaux, tant bœufs que vaches et veaux ; je devrai payer les bœufs \$4 chaque ; les vaches, \$1 ; les veaux 50 centins ; combien devrai-je acheter de bœufs, vaches, veaux ?

Le vainqueur aura droit à un magnifique roman, intitulé «La Perle de l'Océan.»

### DE TOUT UN PEU.

Tu veux te défaire d'un homme,  
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus :  
Hasarde une petite somme,  
Prête-lui donc trois louis, tu ne le verras plus.

—L'an passé un voyageur était descendu à l'hôtel de..... demanda qu'on lui servit des œufs frais à la coque. Ce qui fut fait immédiatement. Mais, à sa grande surprise, un œuf contenait un poulet. Il appelle le garçon et allait crier.

—Qu'y a-t-il, monsieur ? fit celui-ci

—Peu de chose, un poulet dans cet œuf.

—Chut !... monsieur, pas si haut, continua le garçon, honnête loustic.

—Comment, pas si haut ?

—Non, l'on vous ferait payer le poulet.